

Tangence



La figure de l'Everest dans le récit d'expédition The image of Everest in the expedition account

Hélène Guy

Number 65, Winter 2001

Figures de l'Orient

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008234ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008234ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guy, H. (2001). La figure de l'Everest dans le récit d'expédition. *Tangence*, (65), 115–127. <https://doi.org/10.7202/008234ar>

Article abstract

Situated on the frontier between Nepal and Tibet, every spring Everest becomes one of the most multi-ethnic places in the world, because all peoples dream of conquering the Goddess-Mother of the earth. In the four accounts which we have analyzed, alpinists are constantly faced with the seduction, the mystery, the cruelty, the exoticism and the beliefs with which all tales of Himalayan expeditions are studded. Even if, in all these expedition tales, the eyes of climbers and Sherpas are fixed on the ascent, Everest itself becomes a mythic image of the Orient. It is in presenting first the dream of reaching the roof of the world, then the special form of the account of an expedition on the mountain and, finally, the vision of the Other, most particularly the Sherpas, that we have outlined the image of Everest, called Sagarmatha in Nepalese and Chomolungma in Tibetan.

Tous droits réservés © Tangence, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La figure de l'Everest dans le récit d'expédition

Hélène Guy, Université de Sherbrooke

Aucune description ne prétendra d'ailleurs représenter une montagne réelle ; bien au contraire, il apparaît tout de suite que la montagne n'existe pas pour elle-même mais par ce qu'elle signifie.

André Siganos¹

À chaque printemps, le camp de base de l'Everest devient probablement l'un des lieux les plus multiethniques du monde, puisque tous les peuples rêvent de conquérir la Déesse-mère de la Terre, nommée Chomolungma par les Tibétains et Sagarmatha par les Népalais. Introduit par la signification même du nom de la montagne, le mythe des valeureux chevaliers prend forme chez les alpinistes, comme le souligne Jantzen dans *Montagne et symboles* lorsqu'il propose

un clivage entre, d'un côté, ces chevaliers en quête de leur Graal, de leur « femme » et, de l'autre, ceux qui entrent dans un courant chevaleresque plus général, dont le rôle consiste à réduire militairement des positions assurant la défense [...] des Terres Saintes qu'ils placent, inconsciemment ou non, dans les déserts de l'altitude².

Ces alpinistes sacrifiant tout pour la conquête de l'Everest justifient leur croisade en évoquant les célèbres paroles de Mallory³ : « Parce que l'Everest est là ». Ainsi est-ce sous ce jour qu'apparaît d'abord la plus haute montagne du monde, sise sur deux frontières, à 8 848 mètres d'altitude.

-
1. André Siganos, *Mythe et écriture. La nostalgie de l'archaïque*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1999, p. 108.
 2. René Jantzen, *Montagne et symboles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1988, p. 158-159. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le nom de l'auteur et insérées dans le corps du texte.
 3. Mallory est un célèbre alpiniste mort sur l'Everest à quelques centaines de mètres du sommet.

Dans les quatre récits d'expédition que nous avons analysés, l'Everest occupe un espace qui est à la mesure du pouvoir d'attraction que cette montagne exerce. Le premier récit, *Victoire sur l'Everest*, relate la première ascension du toit du monde par le Néo-Zélandais Edmund Hillary et le Sherpa Tensing Norgay au sein d'une équipe britannique dirigée par Sir John Hunt en 1953; et puisque l'Everest est à conquérir, ces alpinistes empruntent des tactiques à connotations militaires. Le second récit, *L'Everest m'a conquis*, raconte l'ascension du Québécois Yves Laforest en 1990: l'Everest est ici à apprivoiser, de sorte que l'alpiniste établit une relation presque intime avec la montagne. Le troisième récit, intitulé *Tragédie à L'Everest*, est signé par le journaliste américain Jon Krakauer, survivant de l'hécatombe de 1996; ici, la montée de l'Everest se vend au coût de 65 000 \$ US par client, les frais en sus, dans le cadre de l'une de ces expéditions commerciales à laquelle il a participé pour le compte du magazine *Outside*. Enfin, le quatrième récit est constitué de textes parus dans le *Journal de Montréal* du 26 mars au 31 mai 2000 sous le titre «Le Journal sur le toit du monde» et signés Marco Fortier: l'Everest est alors présentée depuis le camp de base par un journaliste qui ne parvient pas à rendre vraisemblables les ascensions des trois Québécois et de l'Ontarien de l'équipe.

Dans les récits d'expédition auxquels nous nous référerons, on fait peu mention de l'Orient: pourtant, la figure même de l'Everest introduit sans cesse le doute chez les alpinistes. À chaque fois confrontés à la séduction et au mystère, à la cruauté, à l'exotisme et aux croyances qui ponctuent toute expédition himalayenne, ces derniers vivent au cœur de l'Orient mythique. Avec ses drapeaux de prières dressés au-dessus des tentes, ses tempêtes mortelles, ses frontières orientales ouvertes aux dollars américains, ses maux d'altitude et ses terribles embouteillages à plus de 8000 mètres, l'Everest devient cette déesse qui a droit de vie et de mort sur tous ceux qui en tentent l'ascension. Afin de dégager la figure de l'Everest telle qu'elle s'inscrit dans cet Orient mythique, nous interrogerons d'abord le rêve en tant que moment initial de toute ascension himalayenne, puis nous tenterons de voir comment sont structurés les récits d'expédition sur la plus haute montagne du monde et, enfin, nous retracerons la perception de l'Autre, en l'occurrence celle des sherpas⁴, dans le discours des alpinistes.

4. Il faut distinguer les Sherpas (avec majuscule), «[e]thnie d'origine tibétaine et de religion bouddhiste, implantée dans les hautes vallées du Népal oriental

Le rêve orienté vers la montagne

De l'ordre du rêve, l'attrance qu'exerce la montagne sur les alpinistes ne s'explique pas. Le journaliste américain Jon Krakauer précise que «[l]'obstacle principal, c'est probablement de quitter son travail et sa famille pendant deux mois⁵, plus encore que d'atteindre le sommet de l'Everest, tenu pour plus aisément accessible depuis qu'un grimpeur du dimanche, un certain Bass, a atteint les Sept Sommets⁶ les plus hauts de la terre. À son retour de l'Everest, Krakauer ne tient pourtant plus le même discours :

Le 10 mai, j'atteignis le sommet, mais le prix en fut terrible. Sur les cinq compagnons de cordée qui parvinrent au sommet avec moi, quatre — et parmi eux Hall [notre guide] lui-même — périrent au cours d'une tempête qui s'abattit brusquement sur nous alors que nous étions encore en haut du pic. Pendant que je redescendais pour rejoindre le camp de base, neuf autres grimpeurs appartenant à quatre expéditions différentes furent tués et trois autres encore devaient disparaître avant la fin de ce même mois (Krakauer, p. 13).

Aussi attirante qu'elle puisse être, la plus haute montagne du monde ne se laisse jamais vaincre sans danger. Par ailleurs, dans une lettre signée par un Sherpa exilé, dont les père et mère sont morts au travail, ce dernier accuse son peuple d'être complice de profanation :

Mes ancêtres se sont installés dans la région de Solo-Khumbu parce qu'ils fuyaient la persécution qu'ils subissaient dans les terres basses. Ils y trouvèrent un refuge à l'ombre de Sagarmathaji, déesse-mère de la Terre. En contrepartie, ils devaient protéger le sanctuaire de la déesse contre les étrangers. Mais mon

et en particulier dans le Khumbu, au pied de l'Everest», des sherpas (avec minuscule), désignant des porteurs professionnels, appartenant à d'autres ethnies népalaises. Voir Sylvain Jouty et Hubert Odier, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Arthaud, 1999, p. 614. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par les noms des auteurs et insérées dans le corps du texte.

5. Jon Krakauer, *Tragédie à l'Everest [Into Thin Air]*, 1997], Paris, Presses de la Cité, 1998, p. 34. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le nom de l'auteur et insérées dans le corps du texte.
6. Les Sept Sommets correspondent aux plus hautes montagnes de chaque continent : Everest, 8848 mètres (Asie); Aconcagua, 6960 mètres (Amérique du Sud); McKinley, appelé aussi Denali, 6193 mètres (Amérique du Nord); Kilimandjaro, 5895 mètres (Afrique); Elbrous, 5642 mètres (Europe); Vinson, 4897 mètres (Antarctique); Kosciusko, 2230 mètres (Australie).

peuple a fait le contraire. [...] C'est pourquoi je pense que même les Sherpas sont à blâmer dans la tragédie de 1996 sur Sagarmatha (Krakauer, p. 295-296).

À la lecture de ce texte, la tentation est grande d'affirmer que la loi du père frappe l'alpiniste qui veut conquérir la déesse-mère, et c'est pourquoi Jantzen écrit : «[c]ette possession, dont nous montrerons qu'elle confine à la limite au viol, frôle assez souvent l'inceste, facilement compréhensible si l'on interprète l'exercice de la montée comme *regressus ad uterum*» (Jantzen, p. 159).

À cet égard, rappelons que les plus grands dangers surviennent lorsque les alpinistes, une fois parvenus au sommet de l'Everest, en redescendent. La combinaison de plusieurs facteurs de risque entre alors en jeu : des vents violents, une visibilité nulle, un embouteillage au ressaut Hillary⁷, peu de temps pour atteindre le camp IV, des réserves d'oxygène qui s'épuisent, sans compter les trop nombreux imprévus. L'alpiniste mérite-t-il la mort pour avoir transgressé la loi de la montagne ?

Celle [la montagne] à laquelle tant d'hommes depuis deux siècles s'attaquent peut aussi passer à l'offensive : c'est alors que même les plus valeureux parmi ceux qui lui font la cour, parfois de manière un peu cavalière ou brutale, peuvent se rompre les os sur ces durs éboulis. Leurs pairs ne manquent pas alors de la condamner pour homicide (Jantzen, p. 167).

Malgré cette connaissance qu'ont les alpinistes de la montagne qui tue, l'appel du sommet demeure irrésistible. À preuve, Marco Fortier, du *Journal de Montréal*, écrivait le 27 mars 2000 «[qu'une] ruée record vers le sommet du monde [s'annonçait, précisant que] 26 équipes attaqueront l'Everest du côté népalais et 22 autres par le versant tibétain dans les prochaines semaines, pour un total de 450 alpinistes⁸!» De ce nombre, le quart aura peut-être été enseveli au fond des crevasses : du moins est-ce là ce que font présumer les statistiques, puisque aux 800 élus qui ont vaincu la montagne jusqu'à ce jour correspondent 200 morts.

Seuls la passion, le rêve et le désir, que les alpinistes partagent notamment avec les artistes, nous permettent de saisir les

7. Le ressaut Hillary est une paroi rocheuse d'environ dix mètres de hauteur par moins de deux mètres de largeur qui constitue le dernier obstacle avant d'atteindre le sommet de l'Everest.

8. Marco Fortier, «L'année la plus achalandée de l'histoire de l'Everest», *Journal de Montréal*, Montréal, 27 mars 2000, p. 9.

motivations de ces aventuriers qui ne s'interrogent jamais sur la nécessité qui les pousse à grimper autrement qu'en préparant une autre expédition. C'est ce que Krakauer avoue sans détour: «De fait, les raisons de ne pas aller [sur l'Everest] ne manquaient pas, mais l'escalade d'une telle montagne est un acte profondément irrationnel. C'est le triomphe du désir sur la raison» (Krakauer, p. 15).

En somme, s'engager dans une telle expédition, c'est relever le défi de vivre subjectivement une montée qui fait appel à l'imagination, à la créativité et à l'intuition, d'autant plus que l'Everest invite non seulement à vaincre des difficultés liées à l'altitude, mais fait encore éprouver les séductions et les charmes de l'Orient, cet envoûtement, pour mieux dire, dont parlent tous les alpinistes qui risquent leur vie pour en atteindre le sommet.

Le récit d'expédition

Toute expédition commence par un projet qui, dans le cas de l'alpiniste québécois Yves Laforest, l'a conduit au Népal. Dans *L'Everest m'a conquis*, il relate son premier contact avec la montagne :

Au détour du sentier qui monte en lacets, on aperçoit la pyramide sommitale de l'Everest derrière la muraille de rocher de Lhotse. Nous sommes déjà essouffés par la montée, mais la vue de ce géant nous coupe littéralement la respiration. Nous nous arrêtons quelques minutes devant ce spectacle grandiose. Après tant d'années d'attente, les larmes nous montent aux yeux malgré nous. [...] Avec un nuage accroché à son sommet, il se dresse au-dessus de tout et de tous, auréolé de mystère. [...] Ce premier contact avec le toit du monde marque le début d'une longue aventure⁹.

Dans cette description de la montagne, dont tout le mérite consiste à traduire l'émotion de Laforest, nous entrons de plain-pied dans un récit d'expédition qui, ici, ne se terminera qu'avec l'heureux retour d'un alpiniste qui a atteint son objectif.

Au reste, les quatre récits d'expédition dont nous proposons l'examen respectent les critères fondamentaux qui ont présidé à

9. Yves Laforest, *L'Everest m'a conquis*, Montréal, Stanké, 1994, p. 32-33. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le nom de l'auteur et insérées dans le corps du texte.

la constitution de l'important corpus auquel Pierre Rajotte s'est intéressé dans *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*, dans la mesure où « [l]e récit de voyage est constitué d'une alternance de narrations et de descriptions. Il raconte un voyage qui est donné pour réel au lecteur et qui a été effectué par l'auteur¹⁰ ». De ce point de vue, seul le récit d'expédition que propose le *Journal de Montréal* porte à faux, puisque le journaliste n'a pas lui-même effectué la montée de l'Everest.

Évoquer en ces termes le récit de voyage permet, par contraste, d'introduire quelques particularités constitutives du récit d'expédition en montagne. Alors que le récit de voyage met en scène un individu qui, pour des raisons extrêmement diverses, séjourne dans un lieu étranger, l'expédition se réalise autour d'un objectif précis : en l'occurrence, conquérir l'Everest. Les différents épisodes, relatés dans un ordre variable, décrivent la préparation de l'expédition, la marche d'approche, l'acclimatation à l'altitude, l'ascension, la descente et le retour au pays d'origine. Bien que le voyage soit inhérent à l'expédition, les alpinistes ne s'abandonnent guère à l'exotisme en dehors de la période allant de l'arrivée au Népal à l'atteinte du camp de base et, encore là, leur disponibilité est réduite par un ensemble de tâches liées au transport du matériel. En ce sens, on comprend sans peine que la figure de l'Everest qui se donne à lire dans les récits d'expédition ne comporte que fort peu de traits relatifs à l'Orient.

Pourtant, il importe de souligner un rituel auquel nul n'échappe : il s'agit de la bénédiction des expéditions par un moine tibétain. Dans le récit de Hunt, la description de cette cérémonie traditionnelle n'occupe que quelques lignes, car ce dernier choisit plutôt de relater la dernière visite de l'abominable homme des neiges racontée par le prieur ! Cela marque le peu d'intérêt des alpinistes pour les rites religieux des sherpas, rites que les Anglais rabaisserent au rang de simples superstitions. Quelque trente ans plus tard, voici en quels termes Laforest en parle : « Pour ne pas s'aliéner le groupe des sherpas, si l'on veut s'assurer leur collaboration, la tenue de la cérémonie est essentielle. Je suis enclin à respecter les croyances de ce peuple » (Laforest, p. 78). Là encore, seule compte la bonne marche de l'expédition. À preuve, le court

10. Pierre Rajotte, *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Triptyque, 1997, p. 20.

chapitre de deux pages consacré à ce rite religieux se termine par cette réplique : « — Maintenant, la véritable aventure peut commencer » (Laforest, p. 79).

L'Autre sur lequel le voyageur porte son regard et qui l'incite à reconsidérer sans cesse sa propre image ne joue pas ce rôle dans le récit d'expédition. L'alpiniste est seul en haute montagne : bien qu'il évolue avec ses compagnons d'expédition, puis avec les sherpas d'altitude, il doit atteindre le sommet par ses propres moyens et en redescendre de la même manière. En ce sens, les regards de tous les membres de l'expédition convergent vers le sommet, et uniquement vers le sommet.

Le regard sur les sherpas

Dans la majorité des expéditions, le recours aux sherpas s'avère indispensable. En effet, pour transporter le matériel du village de Lukla jusqu'au camp de base, une longue file de porteurs népalais s'éreintent durant une dizaine de jours. Puis ce sont les sherpas d'altitude qui prennent le relais dès que l'ascension commence. Dans les quatre récits, les relations avec le peuple népalais diffèrent sensiblement.

Les sherpas sont d'indispensables partenaires pour Sir John Hunt lors de la première ascension en 1953, car ils connaissent la montagne, non pas pour l'avoir escaladée — ce sont toujours les étrangers qui initient ce genre d'activité sur les territoires autochtones —, mais parce qu'ils y vivent. Notamment, leur capacité respiratoire en haute altitude en faisait des alliés avec lesquels les Anglais se devaient d'établir des relations plus égalitaires qu'à leur habitude. La conquête de l'Everest en dépendait et, conséquemment, leur notoriété dans le monde de l'alpinisme, voire au-delà. Le Sherpa Tensing Norgay, qui avait participé à quelques avant-premières, a été engagé par Sir John Hunt qui, dans son récit, le promeut au rang d'ami :

L'expérience que Tensing possédait de l'Himâlaya et cette sorte de communion qui l'attachait à l'Everest étaient vraiment extraordinaires. Jeune porteur, il avait pris part à l'expédition de reconnaissance de 1935, et il s'était enrôlé depuis dans presque toutes les expéditions de l'Everest. Quand il entra dans notre équipe de grimpeurs, il avait trente-neuf ans et c'était sa sixième visite à la montagne. [...] En 1952, avec le guide suisse Lambert, il avait atteint, sur l'arête sud-est de l'Everest, un point

situé à environ 300 mètres au-dessous du sommet et ce merveilleux exploit avait fait de lui, non seulement le meilleur grimpeur de sa race, mais encore un alpiniste de réputation mondiale. [...] Nous fûmes bientôt de grands amis. Sa simplicité et sa gaieté nous charmèrent et nous ne tardâmes pas à être impressionnés par l'autorité dont il faisait part dans son rôle de sirdar¹¹.

L'amitié du chef d'expédition envers Tensing est d'autant plus vraisemblable que ce dernier a atteint le sommet de l'Everest sous ses ordres : il est donc devenu, au même titre que Hillary, un héros applaudi par le monde entier.

Quant à Krakauer, il nous raconte, à la manière d'un journaliste bien documenté, une scène cocasse qui illustre bien l'une des croyances des Sherpas :

En dépit de leurs éclats de rire (pour ne rien dire de leurs habitudes notoirement libertines), les Sherpas désapprouvent les relations sexuelles entre personnes non mariées sur les flancs de Sagarmatha. Chaque fois que le temps se dégradait, il se trouvait un Sherpa pour montrer les nuages en déclarant d'un ton sérieux : « Quelqu'un a fait de la sauce. Mauvais sort. Maintenant la tempête arrive. » Même si, en paroles, les Sherpas se soumettaient à cette prohibition, plus d'un se permettait d'y faire exception pour son propre compte et c'est ainsi qu'en 1996 il arriva même qu'un Sherpa ait une liaison avec une Américaine de l'expédition IMAX (Krakauer, p. 144-146).

Tout au long de son récit, Krakauer en profite pour livrer quelques renseignements sur le peuple sherpa, sans perdre de vue l'importance capitale de ces derniers dans le cadre d'une expédition commerciale, laquelle est formée d'un guide et de ses assistants, de clients qui paient tous les frais et de sherpas qui font tout le travail, allant jusqu'à transporter sur leurs épaules des alpinistes en danger au risque de leur propre vie.

Dans le récit de Laforest, les sherpas partagent toujours les tâches des alpinistes : celles-ci se résument à grimper et à transporter du matériel du camp I au camp IV, pour que l'assaut final soit possible advenant que s'ouvre une fenêtre de beau temps. En revanche, Laforest déplore l'attitude des Occidentaux :

11. Sir John Hunt, *Victoire sur l'Everest* [*The Ascent of Everest*, 1953], Paris, Actes Sud, coll. « Terres d'aventure, Babel », n° 220, 1996, p. 113-114.

[c]ertains alpinistes laissent croire, de retour dans leurs pays respectifs, qu'ils ont maintenu une relation d'employeurs à employés avec les sherpas. Il est si facile, lorsqu'on est éloigné du théâtre de l'action, de taire ou de minimiser le rôle des sherpas pour accentuer la valeur de ses prouesses (Laforest, p. 186).

Sur un autre ton, le récit de Laforest comporte une foule de scènes quotidiennes qui rendent son texte captivant pour qui veut, en s'abandonnant simplement à la lecture, grimper l'Everest en compagnie des sherpas. En effet, puisque les alpinistes et les sherpas vivent dans une proximité certaine, particulièrement dans les camps d'altitude, le regard des «Sahibs», comme les nomme Hunt, sur les habitudes de vie des autochtones met surtout en relief les traits qui les fascinent ou les indisposent. Par exemple, dans tous les récits, il est longuement question de l'hygiène :

Nous déroulons nos sacs de couchage et, comme je m'y attendais, le sac de Passang Tamang dégage la même odeur que son propriétaire. Nous pouvons à peine tenir tous les deux étendus côte à côte sur le dos. Nos épaules sont pressées l'une contre l'autre dans un étai de toile tendue à l'extrême. [...] Lorsque je me retrouve sur le côté, j'ai le nez soit appuyé dans le tissu de la tente, soit enveloppé par le sac de duvet nauséabond de mon compagnon d'infortune. [...] J'étouffe littéralement. Je dois ouvrir la porte de la tente pour laisser entrer l'air. Mais dehors, il n'y a pas beaucoup plus d'air. Je ne réussis qu'à faire entrer de la neige qui me tombe dans la figure. [...] La nuit se passe en grognements, toussotements et mouvements incessants de la part de deux pauvres hères qui se croyaient lancés dans une noble aventure (Laforest, p. 160).

Dans une autre scène, Tshering Lhakpa, un jeune Sherpa de 24 ans, étonne Laforest par sa détermination, surtout lorsqu'il lui dit à brûle-pourpoint : «Peut-être que tout va bien aller et alors on va monter au sommet ensemble, toi et moi seuls, comme Hillary et Tensing» (Laforest, p. 142). Cette allusion à la première ascension réussie de l'Everest ponctue tout le récit, chacun y puisant le courage nécessaire pour poursuivre la montée. En revanche, comme les sherpas jouent presque toujours un rôle de soutien en expédition, ils accepteront d'accompagner les alpinistes dans la mesure où il y a rétribution, ce que déplore naïvement Laforest :

J'aurais souhaité que notre lien avec les sherpas dépasse la relation purement commerciale, mais je comprends aussi que, dans un pays où le revenu annuel moyen ne dépasse pas les 300\$, le

contact avec les Occidentaux suscite une certaine convoitise (Laforest, p. 191).

Cette relation d'employeur à employé, instaurée dès le tout début de la conquête de l'Everest, ne saurait être modifiée par un alpiniste bien pensant. Même entre eux, les sherpas ont des rapports très hiérarchisés : les porteurs engagés pour la marche d'approche ne gagnent ni le même salaire ni ne reçoivent le même équipement que les sherpas d'altitude. Puis, avec la venue d'expéditions commerciales américaines, les sherpas ont vite compris que les Occidentaux ont bien plus d'argent qu'il n'y paraît : alors pourquoi ne pas faire la grève au moment opportun ? De fait, les relations entre pays riches et pays pauvres s'incarnent dans le quotidien des rapports humains à l'Everest.

Finalement, à la lecture du *Journal de Montréal*, il semble très clair qu'en l'an 2000, les sherpas jouent tous un rôle qui se réduit à celui de maîtres d'hôtel, les alpinistes étant devenus ces touristes qui ne transportent plus rien, n'équipent plus aucune voie et n'ouvrent plus aucun chemin après une bordée de neige. Non seulement les sherpas font-ils tout, mais ils accompagnent même les alpinistes au sommet et les ramènent vivants, comme le précise Fortier en rapportant les paroles de l'un des trois alpinistes québécois au sujet de son chef d'expédition ontarien :

Webster s'est rendu au sommet, mais il était épuisé et peu après il s'est couché en boule sur le sol. C'est un Sherpa qui lui a sauvé la vie en le secouant et en le forçant à entreprendre la descente. Il serait mort sur place sans le Sherpa, qu'il n'a d'ailleurs jamais remercié, relate François Bédard. [Ce dernier] n'hésite pas à dire que s'il y a un héros dans l'expédition de Webster, c'est le Sherpa qui l'accompagnait¹².

Pourtant, les sherpas habitent malgré tout un lieu qui se dérobe encore aux intrusions des alpinistes de tous les pays, ce qui les rend moins vulnérables à certains égards que d'autres peuples autochtones. Par contre, la ruée vers l'Everest, en apportant dans son sillage salaires, techniques et équipements de haute montagne, douches, écoles et dispensaires, n'empêchera jamais l'avancée de la mondialisation vers le pays sherpa, bien au contraire.

12. Marco Fortier, «De retour, les alpinistes Québécois [sic] se vident le cœur», *Journal de Montréal*, Montréal, 31 mai 2000, p. 20.

Dans ces quatre récits, en somme, la relation à l'Autre aurait pu épouser le visage qu'offrent ces alpinistes venus en expédition des quatre coins de la planète et séjournant au camp de base durant quelques mois ; de ces alpinistes morts qui jonchent encore le sol gelé du pied jusqu'au sommet de l'Everest ; de ces familles et de ces amis des alpinistes qui correspondent avec eux par courrier, télécopie et courriel ; de ces autres membres de la même expédition qui grimpent ou qui en assurent la logistique ; et, pourquoi pas, de l'alpiniste face à lui-même, devenant Autre à ses propres yeux à la faveur de cette incontournable démarche intérieure que vit chacun sur la montagne et, plus tard, lors de l'écriture de son récit d'expédition.

La figure de l'Everest

Est-ce parce que la plus haute montagne du monde est située en Orient qu'elle en présente nécessairement les traits ? Dans les récits d'expédition, Sagarmatha ou Chomolungma appartient bel et bien à l'Orient. Quant ils écrivent, les alpinistes eux-mêmes ressentent le besoin de nommer l'innommable. Aucune de leurs certitudes occidentales ne peut subsister quand, à chaque pas, le glacier se fissure, les séracs déboulent et les avalanches emportent tout, sans compter les vents aussi subits que violents qui les guettent. Et que dire des risques d'œdèmes pulmonaires et cérébraux, des engelures, de l'hypothermie ou de la cécité des montagnes ? de la rareté de l'air, enfin, qui oblige à des dizaines d'allers-retours pour s'acclimater à l'altitude, bien qu'au-delà de 7 500 mètres, dans la zone de la mort, la destruction des cellules soit irréversible ?

Les Occidentaux rêvent de devenir des dieux en foulant Sagarmatha : un peu moins de 800 alpinistes y sont parvenus, incluant les sherpas. À ce nombre, est-il légitime d'ajouter les 200 morts figés pour l'éternité dans ses flancs ? Placé devant le spectacle de ses compagnons qui mouraient tour à tour, Krakauer avoue : « [d]evant ce sinistre décompte, mon esprit s'enferma dans un détachement étrange, presque robotique. [...] Je me demandais si je n'avais pas commencé à sombrer dans la folie, avec sa spirale d'horribles rêves » (Krakauer, p. 256).

Même Hillary et Tensing, en redescendant l'Everest, cherchent rapidement les corps des célèbres alpinistes Mallory et

Irvine, dont on ne sait pas encore aujourd'hui s'ils sont morts avant ou après avoir atteint le toit du monde. Déjà, en 1953, on ne compte plus les morts ; mais, dans l'esprit des alpinistes, seule compte la victoire :

Comme il était exaltant de pouvoir leur dire à tous que leurs efforts dans le chaos branlant de la cascade de glace ou dans l'enfer de neige de la combe ouest, leur difficile travail sur la glace de la face du Lhotse, leur dur et énérvant combat au-dessus du col sud, tout cela était récompensé, puisque nous avons atteint le sommet¹³ !

Cette volonté inébranlable qui jette les alpinistes sur les voies conduisant au sommet de l'Everest est aussi ponctuée par des périodes de doute, ce qu'exprime Leforest dans son récit au ton plus intimiste que militaire ou journalistique, et où il traduit fréquemment sa relation à la montagne :

J'imagine avec horreur les corps broyés sous des tonnes de glace. Depuis notre arrivée, j'ai eu amplement le temps d'étudier le glacier. Je me rends compte à quel point Chomolungma est bien protégée. En attendant mon tour d'y monter, j'ai la gorge nouée (Leforest, p. 87).

Tous ces dangers que traversent quotidiennement les alpinistes les rapprochent à leur insu des sherpas qui accordent à Sagar-matha ou Chomolungma des pouvoirs surnaturels. À force de croiser des cadavres que le froid a su si bien conserver, de lutter constamment contre les maux reliés à l'altitude, de progresser contre le vent sur un sol instable où s'accumule la neige, l'alpiniste finit lui aussi par nommer l'Everest en tibétain ou en népalais. Nulle surprise, donc, lorsqu'aux termes judéo-chrétiens de « religieux » et de « Création » s'ajoute ce « Chomolungma » que laisse deviner et entendre Leforest au moment où il foule le sommet de l'Everest avec trois de ses compagnons :

Un silence quasi religieux s'établit. Chacun de nous puise directement à cette source qu'est le sommet de la montagne le fondement de ses efforts. Je me sens comme suspendu entre ciel et terre. Je me sens comme faisant partie de la Création, de ces montagnes, entièrement, sans frontières entre moi et mon environnement. Totalemment uni, accepté, aimé (Leforest, p. 230).

13. Sir Edmund Hillary, « Le sommet », dans Sir John Hunt, *ouvr. cité*, p. 375

Bien que l'alpiniste porte alors son regard sur l'Everest, c'est inévitablement Sagarmatha ou Chomolungma qui lui renvoie son image, une image de soi qui, désormais, se donne à lire et à voir en adoptant les traits que lui confère l'Orient. Comment s'étonner, dès lors, que tous les sommets de plus de 8 000 mètres soient « tous situés soit dans l'Himalaya central » (Jouty et Odier, p. 348), là où le rêve et la séduction, le mystère et la cruauté, l'exotisme et les croyances des sherpas balisent les voies sacrées de la Déesse-mère de la Terre ?